

Qu'advient-il des communautés religieuses au Québec ?

Conférence inaugurale¹
Année universitaire 2008-2009
Institut de pastorale des Dominicains
Montréal
6 septembre 2008

Rick van Lier
Professeur à l'Institut de pastorale des Dominicains

Qu'advient-il des communautés religieuses au Québec ? Historiquement, elles ont été pionnières sur le plan de l'évangélisation. Leurs spiritualités ont largement débordé les murs des couvents et des monastères ; l'ensemble des baptisés a pu s'y abreuver ou du moins en être influencé. Qu'en est-il aujourd'hui ? Les communautés religieuses au Québec sont-elles destinées à disparaître, les musées étant leurs derniers héritiers ? Ou, au contraire, dans le jardin de l'Église, ne voyons-nous pas actuellement des pousses nouvelles apparaître ? En effet, il y a de nouvelles façons de faire communauté avec une inclusion d'hommes et de femmes appartenant à divers états de vie (mariés, célibataires, religieux-ses et ministres ordonnés) ; il y a de nouvelles solidarités entre des religieux, religieuses et des personnes laïques associées ; les communautés s'internationalisent avec les chances et défis que cela comporte ; de nouvelles avenues sont explorées avec les communautés engagées dans la nouvelle évangélisation. Un horizon marqué par des ouvertures nouvelles que je vous propose d'explorer.

Je vais procéder en deux grands moments. Dans un premier temps, je présenterai un portrait global de l'état des communautés religieuses au Québec. Dans un second temps, je vais nous amener à orienter notre regard sur ce que j'appellerai les signes de vitalité de la vie religieuse au Québec aujourd'hui. Mon objectif est de vous présenter une image globale et je l'espère nuancée de la vie religieuse au Québec, avec ses difficultés, ses chances et ses défis.

1. Portrait global de l'état des communautés religieuses au Québec

L'image des communautés religieuses de l'époque qui précède le concile Vatican II (1962-1965), peut ressembler à une forêt foisonnante, avec une biodiversité étonnante. En effet, la vie religieuse a attiré, dans le passé, au Québec un grand nombre d'hommes et surtout de femmes. En 1961, les communautés religieuses du Québec connaissent leur sommet démographique : près de 60 000 religieux et religieuses travaillant au Québec ou encore à

¹ Publiée sur le site internet de l'Institut de pastorale des Dominicains : www.ipastorale.ca. Une version plus complète de cette conférence paraîtra sous forme d'article dans la revue *En son nom. Vie consacrée aujourd'hui*, janvier-février 2009.

l'étranger mais en dépendance d'une communauté québécoise². Outre les membres appartenant à des communautés contemplatives, nous retrouvons ces religieux et religieuses dans trois secteurs primordiaux de la vie sociale au Québec : l'éducation, les soins de santé et les services sociaux.

Au tournant des années 1960, la vie religieuse va connaître d'importantes transformations. Ces transformations, faut-il le souligner, participent d'un vaste mouvement social et aussi ecclésial. Au plan social, les cultures occidentales sont traversées, depuis plusieurs décennies déjà, par divers courants novateurs d'ordre politique, économique, technologique ou encore philosophique. Au Québec ce mouvement prendra le nom de Révolution tranquille. D'autre part, au plan ecclésial, l'Église catholique des années 1960 entreprend un vaste chantier de « mise à jour » (*aggiornamento*) sous l'impulsion du concile Vatican II.

Un grand vent balaie donc le jardin de l'Église et aussi de ses communautés religieuses. Un vent de printemps au dire de plusieurs. La vie religieuse se dépouille de sa vieille écorce faite de traditions empesées et d'une mentalité de plus en plus en déphasage par rapport à l'évolution de la société. En même temps, les communautés sont invitées à redécouvrir la richesse et la spécificité de leurs origines, ce qui sera appelé, un peu plus tard, leurs charismes fondateurs³ et que les religieux-ses sont appelés à actualiser dans l'aujourd'hui de leur histoire. Pour reprendre les paroles d'une chanson d'époque : c'était le début d'un temps nouveau !

En même temps, ce que d'aucuns ont – à raison – considéré comme un vent de l'Esprit Saint, se muait pour d'autres en vent de tempête. Les années 1960 et surtout 1970 sont aussi marquées par des départs massifs. La redéfinition identitaire des religieux et des religieuses était difficile pour plus d'un. Au plan social, des changements majeurs allaient affecter un grand nombre de communautés : plusieurs institutions scolaires, hospitalières ou encore d'aide sociale, jusqu'alors tenues par les communautés étaient prises en charge par le gouvernement. Pour les communautés dont la mission s'identifiait spécifiquement à une œuvre précise, c'était en quelque sorte leur raison d'être qui venait de leur être enlevée, du moins au plan social. Plusieurs communautés ne s'en sont jamais remises. Le printemps annoncé s'est mué en un long hiver qui semble ne pas vouloir se terminer.

Ces dépouillements sont vécus avec encore plus d'acuité, lorsqu'on considère le fait que ces dernières décennies, relativement peu de nouveaux membres se sont joints aux communautés religieuses, du moins, en comparaison des années fastes qui ont précédé le concile Vatican II. S'ils étaient près de 60 000 au Québec en 1961, ils ne sont plus que

² Bernard DENAULT, « Sociographie générale des communautés religieuses au Québec (1873-1970). Éléments de problématique », dans Bernard Denault et Benoît Lévesque, *Éléments pour une sociologie des communautés religieuses au Québec*, Montréal et Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal et Université de Sherbrooke, 1975, p. 48, tableau 4.

³ Sur ce sujet voir : Rick VAN LIER, *Comme des arbres qui marchent. Vie consacrée et charismes des fondateurs*, Ottawa, Novalis, 2007, 167 p.

14 000 aujourd'hui. Leur moyenne d'âge oscille autour des 70 ans. Et l'on estime qu'entre 700 et 900 religieux-ses décèdent annuellement⁴.

C'est pourquoi, diront certains, il faut graver dans la mémoire collective le souvenir de ces hommes et de ces femmes qui appartiendront bientôt au passé. La journaliste québécoise Denise Bombardier a réalisé en 1999 un documentaire intitulé *Adieu mes sœurs*. Un hommage vibrant à ses enseignantes d'antan, mais dont le scénario termine comme une chandelle que l'on éteint. Dans un registre similaire, vous trouverez présentement en librairie un bel album photo consacré aux religieuses d'avant les années 1960, *Femmes de lumière*. Là encore, et je cite l'auteure, elle veut « rendre hommage à toutes ces femmes dévouées et courageuses dont l'importance sociale a été niée pendant la nécessaire laïcisation de la société québécoise »⁵. Hommage touchant, certes, mais résolument tourné vers le passé.

2. Les signes de vitalité de la vie religieuse au Québec aujourd'hui

Ma question de départ était : qu'advient-il des communautés religieuses au Québec ? J'y ai partiellement répondu. Mais ce portrait n'est pas complet. Pour employer une image forte : « Lorsqu'un grand arbre tombe, il fait beaucoup de bruit. Cela nous empêche d'entendre la forêt qui germe⁶ ». Les grands arbres, ce sont les grandes communautés d'antan avec leurs institutions solidement établies. Beaucoup de cela disparaît et nous risquons de n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour cette partie de la réalité. J'aimerais, pour ma part, nous conduire à travers la forêt qui ne cesse germer : ce sont les signes de vitalité de la vie religieuse au Québec aujourd'hui.

J'ai choisi de retenir quatre éléments de vitalité : les nouveaux membres, l'internationalité des communautés, la participation des laïques et enfin les fondations nouvelles.

a) Les nouveaux membres

La venue de nouveaux membres est la condition *sine qua non* pour la vie même des communautés. À ce registre, j'aimerais souligner quelques points importants.

Prendre conscience des paradigmes qui nous habitent

Le premier point concerne le paradigme qui très souvent nous habite – consciemment ou inconsciemment – pour juger de la vitalité de la vie religieuse en termes de nombre de membres. Deux remarques à ce sujet.

⁴ CONFÉRENCE RELIGIEUSE CANADIENNE, « Statistiques CRC – en date du 1^{er} janvier 2007 », dans http://www.crc-canada.org/bd/fichierNouveaute/482_1.pdf [consulté le 6 septembre 2008], p. 1.

⁵ Anne-Marie SICOTTE, *Femmes de lumière. Les religieuses québécoises avant la Révolution tranquille*, Montréal, Fides, 2007, p. 13.

⁶ GANDHI, tiré de Jean-Claude GUILLEBAUD, *Une autre vie est possible*, Paris, L'Iconoclaste, 2012, p. 119. Textuellement : « Un arbre qui tombe fait beaucoup de bruit, une forêt qui germe ne s'entend pas ».

D'abord, il me semble primordial de nous situer dans longueur de l'histoire. La vie religieuse que le Québec a connue avant les années 1960, appartient à une époque et surtout à un contexte d'exception. Une période de l'histoire délimitée, et à mon sens, quelque peu anormale. Je m'explique.

Au lendemain de la Guerre de la Conquête britannique, en 1759, l'Église catholique est tolérée tout au plus par le nouvel occupant anglais et anglican. Les communautés religieuses sont interdites de recrutement. Plusieurs vont disparaître, et durant des décennies aucune nouvelle communauté ne pourra s'implanter au Québec. C'est un temps de crise autrement plus important qu'aujourd'hui.

Par le jeu de facteurs divers, cette période trouble va être suivie d'une époque de résurgence religieuse, dont nous situons les débuts autour de 1840. C'est à partir de ce moment que va s'édifier au Québec une Église catholique puissante et omniprésente. Les communautés religieuses vont jouer un rôle clef dans ce processus. Ce qui importe de retenir ici, c'est que, d'une part, c'est ce contexte particulier qui a rendu possible un investissement aussi massif d'hommes et de femmes dans la vie religieuse ; et d'autre part, que ce temps n'aura duré, au total, qu'un peu plus de 100 ans sur les 400 ans d'histoire de la province. Autrement dit, l'époque glorieuse de l'Église et des communautés religieuses n'a pas toujours existé dans le passé, et la période qui précède immédiatement le concile ne peut pas jouer le rôle de norme.

Cela me conduit à une deuxième remarque qui concerne l'obsession des données démographiques. Si l'on situe le développement de la vie religieuse dans la longue histoire de l'Église, particulièrement en Occident, l'on se rend compte que la vie religieuse est habituellement le fait d'une minorité de croyants et de croyantes. De ce point de vue, même s'il est triste de voir des communautés s'éteindre, j'estime que nous allons vers une normalisation des proportions entre le nombre de fidèles catholiques et le nombre d'entre eux qui s'engagent dans la vie religieuse. Cela dit, je m'empresse d'ajouter qu'une baisse quantitative n'équivaut nullement à une baisse qualitative. Le théologien et dominicain Yves Congar écrivait : « Certes, il y a ceci ou cela qui tombe, qui disparaît. Mais il y a aussi cela qui naît, qui germe, qui se propose. Je suis porté à penser que ce qui meurt, se vide, ou tombe représente de grosses choses, très visibles, dont la disparition laisse un vide très ressenti, alors que naissent de petites choses à partir d'initiatives locales, en réponse à des besoins concrets et ayant souvent une grande densité de signification évangélique⁷ ». La vitalité des communautés religieuses n'est donc pas uniquement une question de démographie.

Les nouveaux membres aujourd'hui

Parlant de démographie, j'aimerais dire quelques mots maintenant à propos de ceux et celles qui entrent dans la vie religieuse actuellement. Au plan des statistiques, leur nombre est difficilement quantifiable, les recensements systématiques et fiables faisant défaut. L'on

⁷ Yves CONGAR, « Initiatives locales et normes universelles [Conférence prononcée le 12 octobre 1972, à Rome, au Centre d'études Saint-Louis de France] », *L'Église canadienne*, vol. 6, n° 1, janvier 1973, p. 23 [cf. *L'Osservatore romano* (éd. française), 27 octobre 1972].

ne se trompe pas cependant en disant que les entrées se font au compte-goutte, et que, de plus, ce ne sont pas toutes les communautés au Québec qui ont le privilège d'avoir de nouveaux membres. Mais il y en a pourtant : dans la Congrégation de Notre-Dame, chez les Missionnaires de l'Immaculée-Conception, les Sœurs de Sainte-Croix, les Frères du Sacré-Cœur, les Capucins, les Dominicains et j'en passe.

Dans cette même perspective, et même si j'y reviendrai spécifiquement tout à l'heure, je veux rendre compte tout de suite l'existence de nouvelles communautés religieuses fondées à partir des années 1970. Il est notable que ces nouvelles communautés recrutent souvent davantage et que leur moyenne d'âge soit sensiblement plus basse comparativement au profil des communautés de fondation plus ancienne.

Autre fait à noter, et je reviens ici aux communautés plus anciennes : nous retrouvons parmi les nouveaux membres une échelle d'âges variée. Nous retrouvons toujours des jeunes (18-35 ans) qui s'engagent dans la vie religieuse et dont c'est le premier choix de vie. Par ailleurs, il y a également des personnes d'âge plus avancé qui se joignent aux communautés actuellement. Pour ne prendre qu'un exemple, parmi les deux ou trois sœurs entrées ces dernières années chez les moniales dominicaines de Berthierville, nous retrouvons des femmes dans la cinquantaine, voire au début de la soixantaine, qui ont été mariées, ont eu des enfants aujourd'hui adultes, et elles sont même grands-mères. Comme quoi l'adéquation vocations égale jeunesse ne s'impose pas nécessairement.

Le défi du dialogue intergénérationnel

Néanmoins, parlant des membres plus jeunes, je trouve important de signaler qu'ils se trouvent régulièrement en situation de minorité générationnelle. La disproportion est souvent importante entre le nombre de membres âgés et ces membres plus jeunes. L'image est celle de la pyramide inversée. À ce sujet, j'aimerais apporter trois remarques.

Premièrement, ce que vivent les communautés religieuses, elles le vivent au diapason de ce qui se vit dans l'ensemble de la société québécoise. Une population qui prend de l'âge et des familles qui ont peu d'enfants. L'originalité des communautés religieuses est de vivre ce phénomène de disproportion de manière plus accentuée et dans un processus accéléré.

Deuxièmement, ce que vivent les communautés religieuses vieillissantes est un fait nouveau et qui a peu de précédent dans l'histoire passée. Vivre jusqu'à 80, 90 ans et plus n'est plus un fait étonnant aujourd'hui. Cependant, dans la vie des communautés, la vieillesse à long terme pose des défis particuliers à la vie et à l'organisation des communautés. Et pour cela, nous avons peu ou même pas de modèles de référence hérités du passé. Cela oblige les communautés à s'adapter de manière novatrice à la présente réalité.

Troisièmement, j'estime que les communautés religieuses, dans la mesure où il y a une représentation quelque peu équilibrée des générations, ont un message fort à envoyer au reste de l'Église et de la société. Nous vivons dans un contexte où nous séparons aisément les générations : les vieux d'un côté, les jeunes de l'autre. Les contacts entre eux sont

sporadiques. La communauté religieuse, quant à elle, propose un projet de vie, au quotidien, où différentes générations seront amenées à se côtoyer. Le défi lié à cela est celui du dialogue intergénérationnel. De ce point de vue, l'apport des communautés religieuses à la vie de l'Église et de la société peut être précieux si l'on sait le vivre et l'entendre.

2) L'internationalité des communautés

J'en viens au second indice de vitalité de la vie religieuse au Québec : l'internationalité des communautés.

Nous avons l'honneur d'avoir parmi nous le maître de l'Ordre dominicain, ainsi que son assistant, qui vous ont été présentés. Le frère Carlos est argentin. Le frère Allan est britannique. Et parmi nos étudiants à l'Institut, nous avons des religieux et des religieuses venant de la Colombie, du Mexique, de la Guinée, du Madagascar, d'Haïti, de la Côte d'Ivoire, du Congo, du Vietnam... Sans compter les autres étudiants de l'Institut qui proviennent du Québec, du Canada et d'autres parties du monde. Ce rapide tour d'horizon démontre, d'une part, que l'Église catholique n'a jamais si bien portée son nom : catholique, en grec, signifie justement universel. Et que d'autre part, les communautés religieuses, comme groupes ecclésiaux, sont à la fine pointe de cette réalité de par leur composition souvent internationale.

En nous situant spécifiquement au plan de la vie religieuse, l'internationalité des communautés présente tout à la fois une chance et des défis.

Une chance, tout d'abord. L'extinction de certaines communautés religieuses au Québec ne signifie pas nécessairement la disparition des communautés elles-mêmes. Dans certaines régions du monde, comme en Afrique, en Amérique latine, ou encore dans certaines régions d'Asie, ces communautés connaissent une croissance. Par ailleurs, nous pouvons aussi noter ces dernières années, que plusieurs communautés du Québec ont fait appel à de leurs membres provenant de pays étrangers. Et ces personnes viennent au Québec non pas pour des raisons d'études, mais spécifiquement pour travailler à la mission de la communauté ici. Il s'agit, à mon sens, d'une voie d'avenir.

Cela dit, cette orientation comporte également des exigences et des défis. Une exigence importante concerne l'accueil, la formation et l'accompagnement de ces religieux et religieuses nouvellement arrivés au Québec. Dans cette ligne, les programmes de formation missionnaires qui sont offerts aux missionnaires laïques et religieux du Québec qui partent vers l'étranger peuvent être mis à profit, mais en sens inverse, pour les missionnaires étrangers qui viennent vivre et travailler au Québec.

Au plan des défis, j'en mentionnerai un qui regarde le dialogue interculturel. Les orientations actuelles de plusieurs communautés religieuses vont refaçonner non seulement le visage extérieur des communautés, mais vont conduire ces mêmes communautés à se transformer de l'intérieur. Je parle de dialogue. Et dans un dialogue, il y a une transformation des deux parties. Concrètement, la vie religieuse en Occident a imposé sa

théologie et son mode de vie à l'ensemble des pays où elle s'est implantée à partir principalement de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Actuellement, le catholicisme est en croissance démographique au plan mondial, et les lieux les plus dynamiques et en croissance relative se trouvent en Amérique latine, en Afrique et en Asie. La vie religieuse participe de ce même mouvement. De ce fait, il faudra s'attendre et même souhaiter que la vie religieuse dans l'avenir soit moins polarisée par l'Europe et l'Amérique du Nord et reflète davantage l'internationalité effective des communautés au plan de la théologie et des pratiques. De ce point de vue, la vie religieuse aura une mission d'avant-garde dans une Église et une société de plus en plus cosmopolite.

3) La participation des laïques

Il y a un troisième élément de vitalité que j'aimerais mettre en valeur : c'est la participation des personnes laïques à la vie des communautés religieuses⁸.

Le phénomène que j'aborde ici n'est pas typique au Québec. Dans plusieurs pays du monde, nous constatons un intérêt grandissant des personnes laïques pour la spiritualité, la mission ou encore le mode de vie des communautés religieuses.

De manière schématique, nous pouvons identifier trois modalités de liens entre des personnes laïques et des personnes dites religieuses, c'est-à-dire qui font profession des trois vœux (pauvreté, chasteté et obéissance) et qui vivent en communauté.

D'abord, un modèle fort ancien et qui prend un essor particulier au Moyen Âge : les Tiers-Ordres. Aux XIII^e et XIV^e siècles naissent des communautés qui en raison de leur régime économique vont s'appeler des Ordres mendiants. Ce sont, par exemple, les Franciscains, les Dominicains ou encore l'Ordre du Carmel. Dans le développement de ces nouvelles communautés, des personnes laïques vont s'agréger à la communauté qui se présente comme un Ordre composé de branches. Pour prendre l'exemple de l'Ordre dominicain, saint Dominique a d'abord fondé la branche contemplative des moniales dominicaines (1207), puis vient la branche des Frères Prêcheurs (1216) et enfin, apparaît une branche laïque appelée Tiers-Ordre (1285). Les laïcs dominicains (hommes, femmes, mariées ou célibataires) font intégralement partie de l'Ordre dominicain et sont, de par leur engagement, relié au Maître de l'Ordre au même titre que les moniales et les frères. Un lien profond unit les branches de l'Ordre, mais chacune d'elle a aussi sa vie respective avec une certaine autonomie par rapport aux autres branches. Dans le cas des laïques, ils vivent la spiritualité et la mission de l'Ordre dominicain, ils appartiennent à une Fraternité du laïcat dominicain (qui est le nom qui a remplacé celui de Tiers-Ordre), mais continuent de vivre une vie pleinement laïque avec leurs engagements familiaux et professionnels.

⁸ Sur ce thème voir : Rick van Lier, « À la source de l'arrimage. Un charisme donné en partage », dans *Cahiers de spiritualité ignatienne*, n° 113, *Laïques et personnes consacrées. Quel arrimage ? Actes du Colloque 2004, 2005*, pp. 29-44. Voir également l'incontournable ouvrage de Bernadette Delizy, *Vers des « Familles évangéliques ». Le renouveau des relations entre chrétiens et congrégations*, Paris/Montréal, Éd. de l'Atelier - Éd. Ouvrières/Novalis, 2004, 585 p.

Un second modèle est lié aux congrégations apostoliques nées principalement dans le cours du XIX^e et du XX^e siècle. Il s'agit de congrégations de frères, de pères ou de sœurs, qui n'avaient pas nécessairement prévu au moment de la fondation que des laïques participeraient à leur vie. Or, depuis plus d'une vingtaine voire une trentaine d'années dans certains cas, des personnes laïques ont demandé à vivre un lien privilégié avec ces communautés. En général, ces personnes laïques prennent le nom « d'associés ». Ils continuent à vivre leur vie de laïque, tout ayant des liens signifiants avec la communauté religieuse. Ils participent à la spiritualité, parfois à la mission des communautés. Le lien organique, quant à lui, entre les personnes laïques et la communauté, va prendre des visages divers. Selon les communautés, ce lien institutionnel se cherche encore. Dans certains cas, l'intégration des personnes laïques à l'organigramme des congrégations est rendue à un stade plus avancé.

Un troisième modèle, également récent, concerne certaines des communautés nées au cours des trente ou quarante dernières années. Dans ces communautés, on propose une intégration des personnes laïques beaucoup plus poussée que dans les deux modèles précédents. Selon les cas, il est possible que des personnes laïques et des personnes consacrées par les trois vœux, vivent intégralement la vie communautaire. Parmi ces personnes laïques, il est possible de retrouver des membres célibataires, mais aussi des couples mariés, le cas échéant avec leurs enfants. On ne parle pas ici de branches, ni d'associés, mais de membres au sens plein du terme avec des engagements particularisés selon leur état de vie.

L'engagement des personnes laïques auprès ou au sein des communautés religieuses représente une fécondité réelle dans la vie des communautés. La venue des laïques ne vient pas remplacer la vie religieuse. Mais elle vient sans aucun doute l'enrichir dans la complémentarité des vocations.

4) De nouvelles fondations

Mon quatrième et dernier signe de vitalité de la vie religieuse au Québec concerne les nouvelles fondations, auxquelles j'ai fait allusion à quelques reprises. J'y reviens plus spécifiquement.

Durant la période qui a suivi le concile Vatican II, en plusieurs lieux du monde, nous avons vu naître de nouvelles communautés religieuses. Il en est de même au Québec. Au cours des dernières décennies, une vingtaine de nouvelles communautés ont vu le jour au Québec. La moitié d'entre elles sont nées au Québec, l'autre moitié vient de la France⁹.

⁹ Sur ce sujet, voir nos publications, entre autres : Rick van Lier, *Les nouvelles communautés religieuses dans l'Église catholique du Québec*, Québec, Programme de maîtrise en sciences humaines de la religion, Université Laval, 4^e édition, 1996, 329 p. ou encore « Vitalité de la vie consacrée dans les nouvelles communautés religieuses », dans *La vie des communautés religieuses*, vol. 60, n° 5, novembre-décembre 2002, p. 301-311 [Aussi disponible sur le site internet des Dominicains du Canada : http://www.dominicains.ca/VR/Avenir/lier_vitalite1.htm].

Ces communautés sont nouvelles, d'abord du point de vue chronologique : elles sont nées après le concile Vatican II. Mais leur nouveauté se situe également ailleurs, au niveau du modèle de vie religieuse qu'elles mettent en place. D'une part, nous retrouvons des communautés de fondation récente qui reproduisent *grosso modo* le modèle classique des instituts religieux reconnus par l'Église : communautés d'hommes *ou* de femmes, tous célibataires et engagés par les trois vœux. C'est le cas, par exemple, des Fraternités monastiques de Jérusalem, des Petits frères de la Croix, ou encore de la Congrégation Saint-Jean. D'autre part, il existe de nouvelles communautés qui innovent à deux points de vue. Certaines communautés regroupent ensemble des hommes *et* des femmes en une même vie communautaire. Nous pouvons mentionner, dans cette catégorie, la Famille Myriam Beth'léhem ou encore la Famille Marie-Jeunesse. Puis, il y a des communautés qui en plus de la mixité hommes-femmes intègrent aussi des personnes mariées au sein de la communauté. Je pense ici à la Communauté du Chemin Neuf ou encore à la Communauté des Béatitudes. Dans ces derniers cas, il y a une innovation qui ne permet pas à encore à l'Église, comme institution, d'intégrer ces communautés dans la catégorie juridique des instituts religieux, au même titre que les communautés religieuses dont j'ai parlé jusqu'à présent.

Est-ce que ces nouvelles communautés remplaceront les plus anciennes ? Je ne le crois pas. Par contre, il est prévisible dans l'avenir au Québec que le nombre de membres appartenant à ces nouvelles communautés équivaille au nombre de ceux qui appartiennent aux communautés plus anciennes. Dans cette perspective, et dans un souci de communion ecclésiale et aussi d'entraide, il existe actuellement à la Conférence religieuse canadienne un comité de dialogue entre communautés anciennes et communautés nouvelles. Ce comité a pour but, et je cite : « de vivre et de promouvoir le dialogue entre les communautés anciennes et les communautés nouvelles pour bâtir l'Église ensemble dans l'unité ». C'est une voie prometteuse et dont la fécondité s'éprouvera au cours des prochaines années.

Conclusion

Ma question initiale était : qu'advient-il des communautés religieuses au Québec ? Un premier portrait a permis de tracer les grandes lignes de la réalité de la vie religieuse au Québec. Par ailleurs, j'ai voulu conduire nos regards, non pas vers ce qui meurt, mais vers ce qui vit. En adoptant une pareille vision des choses, je ne crois pas être naïf ou « jovialiste ». J'invite plutôt au développement d'une espérance têtue. Cette perspective est aussi en lien profond avec la mission et les options de l'Institut de pastorale : une foi en la Vie que Dieu fait germer, et le souci de s'outiller adéquatement pour œuvrer avec responsabilité et pertinence dans le jardin de l'Église et du monde.

En terminant, j'aimerais vous laisser sur une citation, elle me rejoint comme professeur d'histoire de l'Église, préoccupé par la longueur du temps : « Qui n'a pas le regard long ne peut pas espérer ! ¹⁰ ». C'est cette espérance et ce regard aiguisé que je vous souhaite de développer dans le cours de votre formation à l'Institut de pastorale des Dominicains.

¹⁰ Gilles Routhier, *40 ans après Vatican II. Espérer*, Ottawa, Novalis, 2007, p. 15.